

LE RIGODON

DANS LA RÉGION GAPENÇAISE

*Le doux printemps
Réjouit la bergère,
Le doux printemps
Réjouit les amants.
Dessus la fougère
L'amour il faut faire :
Où nous le ferons,
Fillettes et garçons.*

Tel est le refrain joyeux qui accompagne le défilé de nos « Rigodonaires » Charançons et Gapençais. A l'entendre, on sent des frémissements dans les mollets et les pieds scandent le rythme de ce pas populaire.

Pour bien des jeunes, c'est la présentation d'une danse, depuis longtemps bannie des programmes de bals. Pour les Anciens, c'est autre chose. Ce gai refrain évoque une époque, proche, dans le temps, mais dont tant d'événements et de bouleversements sans exemple nous séparent, qu'elle semble appartenir à l'histoire ancienne du Pays.

Il évoque le temps où le rigodon était de rigueur, le dimanche, dans les auberges Gapençaises de banlieue, après la partie de boules ou de « mounes ». On le dansait à *Chauvet*, à *Charance*, à *Chabanas*, au *Bon Vin*, au *Collet* et au cabaret de « *Mange-Tomme* », aux *Fauvins*, dont M. le Vicaire général Aubert a fait revivre le nom dans sa rétrospective de Gap de 1860.

On dansait le Rigodon, dans les vieilles familles du pays, que tant de mariages unissaient à celles du *Champsaur*. On prenait, dans ces familles, plusieurs fois l'an, des repas en commun quand venaient les fêtes locales, ou des anniversaires intéressant ces familles.

Près des Anciens vénérés, s'assemblaient toutes les générations issues de leur union féconde : fils et petits-fils, frères et sœurs ; oncles, tantes et neveux, cousins innombrables, tous de souche robuste et de solide appétit.

Sur la nappe, dont la « suspension » accrochée au plafond soulignait la blancheur immaculée, se succédaient la soupe de « lauzans » au lait, épaissie de gruyère ; la tête de veau, pointant un bout de langue brune ; le civet, parfumé au thym ; les « prêtres » à la crème, noyés de beurre ; la daube, qui depuis des heures ronronnait dans la marmite de terre ventrue, plus vaste qu'un « tian » ; et enfin, le magistral rôti de mouton aux pomme de terre, croustillant, dans la « cloche » de fonte et plus délectable que tout le reste.

Puis, c'étaient les « tomes » du Champsaur, aux croûtes rugueuses, mais à la chair onctueuse et jaune d'or; l'inégalable « Champoléon », avec sa pâte ambrée et striée de veines bleues et rouges, lentement mûri dans les chalets montagnards; les « tourtons » rissolés et les « tourtes » dorées et obèses, bavant au travers de leurs dentelles, prunes et poires de nos champs.

Tout cela était arrosé des crus délectables des cantons voisins et même des vins du propre terroir Gapençais, dont les dernières vignes et les ceps clairsemés s'étiolaient maintenant aux pentes de Puymaure ou au creux de quelques ravins de Tournefave. Enfin arrivait un vrai moka, parfumé de « blanche ».

Les joues des jeunes étaient couleur d'api; vieilles et vieux avaient des touches roses aux pommettes et toutes leurs rides riaient comme leurs yeux, où passait un reflet de leur printemps. Chacun félicitait la cuisinière et, l'oncle de Chaillol, pour ne pas être en reste de politesse, constatant la magnificence du festin aux rondeurs de son abdomen, y allait de son compliment :

— N'y a béléon de plus richés; n'y a pas de plus couffles. (Il y a peut-être plus riche que moi; il n'y en a pas de plus repus).

La table enlevée, les chaises repoussées vers les murs, c'était l'heure du rigodon.

La société n'était rien moins que « collet-monté ». Où prendre ses aises si ce n'est en famille ? Tous ces brave « Gapians » le savaient, qui exigeaient chacun une large place à table. Il ne faut pas trop « se sentir les coudes », pour bien manger et pour boire sec.

Avant la soupe, les hommes avaient quitté leurs larges « feutres », tombé la veste et déboutonné le gilet, sous lequel se voyait la large « tailleole » de laine, rouge ou bleue, souveraine contre les maux de reins et qui tenait lieu de bretelles. Ils portaient chemise blanches, raide d'empoî au col, au plastron et aux poignets et la mince cravate de cordonnet, terminée en double « pompon ».

Les femmes, à l'exception des toutes jeunes, gardaient le bonnet blanc, finement luyauté, ou la capote noire, nouée sous le menton, avec élégance. Elles avaient corsage sobre, strictement boutonné, paré d'une chaînette et d'une croix d'argent ou d'or. Et pour se rendre à ces réunions, elles s'enveloppaient de fichus de laine ou de grands châles précieux.

La vieille ronde alpine commençait, dont nous expliquerons plus loin la cadence et les figures. Gracieuse, souple, entraînante, on la recommençait à perdre haleine. Les enfants y essayaient leurs pas incertains et les « ancêtres » servaient de professeurs. Pour faire la part du progrès, on intercallait quelques « badoises », où l'on se menaçait gentiment du doigt, une polka bien rythmée, une nonchalante mazurka et aussi des valse robustes à trois temps, au cours desquelles s'engageait parfois, entre musiciens et danseurs, un « match » d'endurance, dont les premiers ne sortaient pas toujours vainqueurs.

Le clou de la soirée était le quadrille des Lanciers que nos amis du Rigodon exécutent lorsqu'ils se produisent en public.

La belle époque...

Les braves gens... C'était... dans le temps.

La vie continue. Sont venues, avec le vingtième siècle, d'autres danses et d'autres habitudes. La vie patriarcale a disparu dans le tourbillon nouveau. Les appétits, les débouchés accrus, le prodigieux développement des transports, les grandes inventions vulgarisées : tout cela a transformé, en un demi-siècle, la vie de nos petites villes et de nos villages, plus vite et plus radicalement que ne l'avaient pu faire de longues périodes antérieures.

Vers 1930, on ne parlait plus guère, à Gap, du « rigodon » que comme d'une antique chose aimée, mais, autant dire, défunte. Les jeunes, attirés vers d'autres divertissements n'imaginaient plus ce qu'avait pu représenter, pour nous, cette danse dédaignée. En nous-même, ces souvenirs étaient assoupis. Le nom du Rigodon revenait dans la conversation, mais comme celui des « paradis », de la « concoire », de la « bialée », des « brandoires » et comme ceux de tant d'autres choses du vieux Gap, disparues avec les vieilles gens.

Et c'est pourquoi, un certain jour d'été, lorsque je vis surgir, sur un podium, à la pépinière, le groupe de Folklore du « Rigodon », en costumes d'autrefois, avec les « violonnaires » et les « abbés » aux cannes enrubannées, avec les joyeux et stridents « lou, fou, fou », j'eus au cœur une émotion telle que mon sourire fut mouillé de larmes.

C'était mieux qu'une évocation : c'était une résurrection. Là, devant un public charmé, sous les grands arbres orgueilleux de leur lourde frondaison estivale, proche cette mince rivière de la Luye et parmi des acclamations enthousiastes. La foule, applaudissait, en rafales, exprimant sa reconnaissance et son amour non seulement à cette vivante jeunesse de Charance, mais à nos vieilles montagnes, à notre Gap ancien et aux générations passées, qui revenaient avec leurs grâces touchantes et leur saine joie paysanne.

Mais, n'anticipons pas.

Le rigodon est une danse régionale, dont l'épicentre semble être le Dévoluy. En effet, il était populaire, non seulement dans le Gapençais, mais en Matésine, dans le Champsaur et dans le Trièves. Et si le patois de ses refrains différait quelque peu, la cadence était la même et les paroles avaient, dans chaque village, un caractère pareil de simplicité, de naïveté non dépourvue de malice.

A Mens, on chantait, par exemple :

*Amériou mai uno coucourdo
Qu'un groi lourdeau à moun cousta.
La coucourdo me farié viouré :
Lou groi lourdeau fai que renarr.*

(J'aimerais mieux une courge qu'un gros lourdeau à mon côté. Car la courge me ferait vivre : mais le gros lourdeau ne fait que grogner).

A Château-Queyras, où le rigodon était connu, on dansait sur ces paroles :

*Douna li de bren
A naquéou ase
Douna li de bren,
Que dansa ben.
Si n'en donna gaire
Dansa gaire;
Si n'en donna ben
Dansaré ben.*

(Donnez-lui du son, à cet âne : donnez-lui du son, pour qu'il danse bien. Si vous lui en donnez peu, il ne danse pas beaucoup. Si vous lui en donnez beaucoup, il dansera bien).

Ne pourrait-on pas conclure, de ces deux refrains, que les jeunes danseuses de rigodon étaient malicieuses; que leurs regards, sous la coiffe de dentelle, était parfois moqueurs et que le plaisir du bal ne les empêchait pas de choisir, avec clairvoyance, parmi les cavaliers empressés ?

En d'autres endroits, au Champsaur, par exemple, on n'aimait pas toujours voir, au rigodon de la vogue, les jeunes gens de communes voisines. Et la critique qu'on faisait de ces intrus s'accompagnait, parfois, de menaces :

*Débrayes de Layo
Noun sei tournia plus
Lou djout de san Piaré
Voui bettrian toui nus.
Lou djout de vostré vouot
Manjarié n'asé mouort
Et pié, lou lendeman
N'auria pai neu de pan.*

(Mal culottés de Laye, ne revenez plus : le jour de la saint Pierre, on vous mettrait tout nus. Le jour de votre vogue, vous mangeriez un âne mort et puis, le lendemain, vous n'auriez pas un bout de pain).

A Saint-Bonnet, capitale du Champsaur, c'était l'appel à la gourmandise :

*A San-Bounnet
Ma Miouno, ma Miouno,
A San-Bounnet
Se li manjo de crouzets,
Ma Miouno, ma Miouno
Se li manjo de crouzets
Ma Miouno, à San-Bounnet.*

(A Saint-Bonnet, ma petite amie, à Saint-Bonnet, on y mange des Crozets). Les crozets, l'une de ces fines pâtes de ménage, pétrie de beurre et d'œufs, détaillée en courts tronçons et creusés en leur milieu, d'un coup de ponce. Ils formaient, avec les « Brigadaux », avec les « Gaudes », avec les « Lauzans » et avec les « Taillerins » autant de chefs-d'œuvres culinaires de nos fermières et quelques privilégiés peuvent encore s'en régaler actuellement.

Et si vous le permettez, pour en finir avec ces citations, nous vous donnerons les paroles du rigodon de Charance, dont l'auteur fut le père Jef Pouchou (Joseph Pauchon).

*La barqua viro, min
 La barqua viro.
 Laisso la virar tant que viro
 Tant que viro.
 Laisso la virar,
 Tant que viro dou bouon las.*

(La barque, du lac de Charance, tourne. Laisse-la tourner, tant qu'elle tourne du bon côté).

Joseph Pauchon était fermier à Charance, au quartier des Méyères, de l'autre côté du ravin et à la hauteur même où fut bâti, peu de temps avant la dernière guerre, le château du Sénateur Baron. Pour monter chez Jef, le chemin le plus direct était celui qui débute à l'angle inférieur de la propriété Rothschild et qui coupe droit jusqu'au canal du Drac, vers un pont et une source descendue de plus haut. C'était pour nous, le chemin de l'Œuf, à cause d'un réservoir ovoïde qui se trouve au bord du canal, et peut-être aussi, parce que c'était un arrêt « casse-croûte » lorsqu'on montait vers la « Brèche ».

Le Père Pauchon était un rude paysan, sec et long, de bonnes couleurs, aimant ses champs et sa montagne, aimant aussi le rigodon et toutes les saines distractions des dimanches et des jours de vogue.

Les quelques paroles de son refrain, nous révèlent le caractère de nos anciens qui ne savaient ni faire deux choses à la fois, ni, à plus forte raison, les mal faire.

... Laisse tourner la barque... c'est l'heure de conter fleurette... Laisso la virar... cueillons l'heure qui passe, si douce sur la nappe tranquille du lac, sur lequel se penchent de grands arbres... Tout à l'heure, nous la redresserons, la barque, et nous reviendrons au rivage, où nous retrouverons nos soucis; oublions ce qui n'est pas nous... Laisso la virar.

Demain nous serons au travail, comme nous sommes à la joie maintenant; demain, nous peinerons, nous retrouverons nos peines. Mais, aujourd'hui... laisso la virar.

Quelle est l'origine du Rigodon ? Il ne nous a pas été possible de la déterminer. Le dictionnaire Larousse l'attribue à un maître à danser, du nom de « Rigaud ». Mais cette affirmation nous paraît hasardeuse.

Par contre, nous avons cueilli quelques renseignements du plus haut intérêt, sur cette danse, dans un article de « Grand Air », signé d'Emile Dermenghem, ancien archiviste des Hautes-Alpes, très savant en choses anciennes et on ne peut plus expert en la matière.

« Le Rigodon, écrivait-il, est une danse très caractéristique, très gaie, « très vive, d'une allure presque sauvage, d'une simplicité et d'un style qui « témoignent de son antiquité. Il se rattache au « Chibreli », plus fruste, « plus violent, qu'on danse dans l'Isère et, surtout, dans l'Ain.

« Sa mesure est à deux temps, comme le plus grand nombre de « bour-
 « rées » du centre de la France. Il comprend essentiellement deux parties
 « alternantes. D'abord huit mesures, pendant lesquelles danseurs et danseuses

« se suivent, sans se tenir, tournant en rond, dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Pendant ces mesures, la ronde se fait d'un pas saccadé et rapide.

« Puis, chaque homme se retourne brusquement vers la femme qui le suit et, tous deux se faisant face, dansent sur place, pendant huit autres mesures. Les bras sont levés, en corbeille; les pieds marquent fortement les temps, par des choes en avant et en arrière. On fait ensuite demi-tour, pour danser de même, avec la danseuse du voisin, avant de reprendre la ronde. La danse est accompagnée de « huchements » (c'est-à-dire de cris) et, ceci c'est nous qui l'ajoutons, de claquements de doigts : en patois local « chicatéaus ».

On ne saurait mieux expliquer la technique du rigodon. Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il était populaire, à Gap, depuis plusieurs siècles.

A la sortie de la ville, côté Sud, et après le torrent du Turrelet, s'élève une modeste éminence, sur laquelle se trouve maintenant la maison occupée par le Fossoyeur municipal.

Le vieux mur d'enceinte Gapençais, s'élevait, dans ce quartier, proche la rue Saint-Arey. Entre ce mur (le Barri) et le ruisseau, s'étendait une vaste prairie. Au sommet de la colline dont nous venons de parler, et sur le terrain où se trouve le logis du fossoyeur, se dressait une chapelle dédiée justement à saint Arey. Le site est pittoresque; il l'était plus encore avant d'être masqué par de nombreuses constructions.

Le Turrelet tombe en cascade dans la vallée avant de s'assagir le long du « Poyo » et de parvenir à son embouchure, dans la Luye.

Les Gapençais, fort dévôts envers leurs saints patrons, faisaient, dans le temps, le deuxième dimanche de Pâques, un pèlerinage à cette chapelle. Municipalité, congrégations, clergé et toute la population sortaient de la ville, en procession, au chant des litanies et des cantiques.

La seule difficulté du parcours était la traversée du Turrelet, sur lequel nos Pères n'eurent jamais le loisir de construire un pont. Pour qui connaît le mince débit habituel de ce torrent, ceci semble une gageure. Toutefois cela s'explique, étant donné la date de cette cérémonie. N'est-ce pas : s'il avait fallu passer le Turrelet, après les pluies diluviennes de Mars dernier, certains petits pieds coquets eussent hésité.

De la chapelle, le cortège se dirigeait vers la ferme des Matagots (ferme Borel). Il n'avait pas à longer le cimetière actuel, qui date seulement du premier tiers du XIX^e siècle. De la ferme des Matagots, la procession revenait en ville, par la route de Provence. Le bon chroniqueur de l'époque, ajoute assez mélancoliquement que, pendant le retour, les chants profanes et les danses succédaient au « Magnificat ».

Peut-être les bons moines du monastère qui exista près de la chapelle, jusqu'au moment des guerres de religion, avaient-ils, en leurs caves, ample provision des meilleurs crus de Remollon et d'Espinasses; peut-être aussi, des auberges tentatrices et favorables aux « goustarons », s'échelonnaient-elles des Matagots à la porte Colombe.

Dans le grand pré que traversait le Turrelet, et qu'on nommait « le pré de la danse », beaucoup de pèlerins faisaient la grande halte. Et, en place pour le « brandou » et pour le rigodon.

Pendant les guerres de religion, nos bons Gapençais n'avaient, paraît-il pas de violons. Qu'importe. Les uns dansaient, d'autres chantaient les airs traditionnels, qui faisaient gambiller les hommes et qui accompagnaient les gracieuses révérences des jeunes filles.

Un jour de trêve, Lesdignièrès, qui assiégeait Gap, se promenait, la canne à la main, à l'extérieur du mur d'enceinte. Et, nos anciens, pour oublier les misères de la guerre, mettaient à profit ces heures tranquilles pour se trémousser sur le pré de la danse. Le futur Connétable, ayant remarqué l'absence des violons, en promit aux Gapençais, pour le lendemain, date de reprise des hostilités. Il tint parole et, ajoute l'historien :

« Les vioulouns (les canons), braquas sur Puymaure, ramounèrènt lès cheminéiées de la villo, en les tåpant ou saou. » (Les canons protestants, en batterie sur Puymaure, ramonèrent les cheminées en les f... par terre).

Sur ce même pré, on chantait, à la fin du XVIII^e siècle :

*Les fillos de la mountagno
N'amoun pas lou vi claret,
Mas aquellos de Gap, alerto !
Lou bépount a plein goubelets.*

(Les filles de la montagne n'aiment pas le vin claret; mais celles de Gap, alerte ! le boivent à plein gobelets).

Ce qui prouve que nos aïeux, et peut-être aussi nos aïeules, avaient, comme Joséphine Baker, deux amours : le rigodon et le « mesuron ». Inutile d'ajouter que, si le premier a subi, pendant une assez longue période, une éclipse à peu près totale, à Gap, le second, le brave et sympathique « mesuron » a toujours ses fidèles, chez les hommes seulement s'entend.

Que n'a-t-on pas conté sur les joyeuses fêtes de Charance, qui se célébraient à la même époque, et dont nous retracerons le déroulement tout à l'heure, au moment de notre enfance ? On chansonnait l'évêque, monsieur le « Bailli » également :

*Anen à Charanço, Mairé,
Anen à Charanço.
L'Avesque li danso, Mairé,
L'Avesque li danso.*

*Fasé lour de gaundos, Mairé,
Fasé lour de gaundos,
Mettayer de truffos, Mairé,
Mettayer de truffos.*

(Allons à Charance, Mère; allons à Charance. L'évêque y danse, mère; l'évêque y danse. Faites-leur des « gaundes », Mère; faites-leur des gaundes, mélangées de pommes de terre, Mère...).

La chanson familière et bon enfant, ne respectait pas mieux Monsieur le Maire : ce qui est de pure tradition locale et qui est la marque même du tempérament frondeur de nos concitoyens. Après le bal, on revenait en ville en « bramant », (c'est le mot de l'auteur) :

*Vivo noueste vibailli,
L'y a pas lou parier en Franço.
Annèrié à Missipipi
Pour pouirié s'emplir sa panço.*

(Vive Monsieur le Maire : il n'a pas son pareil en France. Il irait à Mississipi pour pouvoir emplir sa panse).

Avons-nous suffisamment prouvé que le rigodon a, depuis des siècles, droit de cité à Gap ? Que de choses pourrions-nous conter encore !

Nous achèverons notre exposé, ou plutôt le déroulement de nos souvenirs en parlant encore du Rigodon, d'abord au cours de la dernière partie du XIX^e siècle; puis, à partir de 1931, date de la création de notre société locale de Folklore.

LE RIGODON DE CHARANCE

La fête de Charance est célébrée chaque année, en Août, pour la Saint Louis.

Faisons un retour vers un passé qui fut celui de notre enfance et tâchons de reconstituer, en ses lignes essentielles, la Saint Louis d'il y a cinquante ans.

Le jeudi qui précédait la vogue, la jeunesse de Charance se réunissait au hameau (Clos de Charance). On se rencontrait dans l'auberge accueillante, autour de quelques mesurons. Et, le contact établi, on procédait à l'élection de deux « Abbés » ou chefs de la jeunesse. Ils étaient choisis parmi les gars qui, à l'automne allaient partir au régiment. Notons toutefois que cette coutume d'élire deux Abbés était spéciale à Charance. Ailleurs, un seul était proclamé.

Les Abbés étaient porteurs d'une canne, insigne de leur dignité : canne appelée sceptre, en d'autres villages. Termes étranges pour qui ne connaît pas le passé de chez nous.

Ils se rattachent au vocabulaire des « Abbayes de Malgouvert » (mal gouvernées), dont l'origine remonte paraît-il aux saturnales Romaines. C'étaient des sociétés, civiles évidemment, dont le but exclusif était le divertissement. Elles disparurent, à la suite d'abus licencieux.

Une Abbaye de Malgouvert existait à Gap. Elle fut supprimée par ordonnance des Commissaires de l'Edit de Nantes, le 16 avril 1601, peu de temps après la fin, dans les Alpes, des guerres de religion. Le « Charivari » eut le même sort, malgré les protestations de « Giraud et de Claude de Camargues », abbés de ces couvents de joie.

Celle de Briançon eut un sort plus tragique : elle fut brûlée dans l'incendie général de la ville, le 1^{er} décembre 1624. En même temps que le bâtiment où se tenaient les séances, disparut le banc Abbatial.

Enfin, un arrêt du Conseil, de 1761, fit ou tenta de faire disparaître celles du Champsaur. Ces monastères de Frères en ribote étaient gouvernés par un Abbé de la jeunesse, qui portait un sceptre, parodie de la crosse abbatiale.

Revenons à nos amis de Charance.

Après l'élection des deux Abbés, venait celle du porte drapeau, celle des deux trésoriers et, enfin, celle de deux « Bouteillaires », pris parmi les « crous-tous », jeunes gens de la classe suivante, qui devenaient généralement les Abbés de la vogue à venir après celle en préparation.

Les bouteillaires, comme l'indique leur appellation, portaient des bouteilles attachées au bout d'une canne, et avaient pour mission de les remplir et de les faire vider le plus souvent possible.

On préludait à la vogue par une bonne séance de rigodon, par une « baf-frée » de « taillons » de tourte. Puis, dans la grande nuit pure, sous la garde du pic et du massif de Charance, chacun regagnait sa demeure, pour recommencer, dès l'aube suivante, le dur travail des champs, jusqu'au dimanche.

Seuls les deux Abbés s'attardaient, le long des chemins tranquilles, pour s'entendre sur le choix de deux « Violonnaires », qu'il leur appartenait de trouver et qu'il fallait quelquefois aller chercher au Champsaur. Ajoutons que ceux de Gap étaient appelés aussi à prêter leur concours à ceux de la vallée du Drac. C'était la jeunesse qui payait les violons.

Le dimanche venu, dès six heures du matin, les jeunes gens se rassemblaient au « Clos ». Après une lampée de vin blanc, commençait la tournée de toutes les maisons, de toutes les fermes du quartier. On allait de Charance au vallon de Bonne; on grimpait derrière Puymaure; on passait à Chabanas et on remontait au « Château » vers midi.

Autant de stations que d'habitations; autant de rigodons de bienvenue que de stations. Les propriétaires de la bourgeoisie, les fermes où habitait une demoiselle, offraient un ruban à chaque Abbé. Rubans somptueux, de qualité et de couleurs, destinés au « sceptre ».

Celui-ci était un bâton tourné, de soixante à quatre-vingts centimètres de longueur, percé à une extrémité, d'un trou dans lequel glissait une courroie. Les rubans étaient attachés à cette courroie, non par leur extrémité, mais de façon à laisser un côté assez court, flottant vers la hampe.

Chaque halte de la « virée » matinale s'accompagnait d'un large morceau de tourte et d'une abondante rasade de vin clair et qui, le soleil et la joie aidant, préparait une atmosphère on ne peut plus favorable aux réjouissances de la soirée. On ne quittait aucune ferme sans avoir exécuté un deuxième rigodon, avec tous les habitants de la maison.

Voilà qui entretenait et resserrait de durables liens d'amitié entre les habitants du beau quartier de Charance. C'est pendant cette expédition, tout autant que sur le « pré de la danse » au Château, que se précisaient certaines accordailles, que s'échangeaient de durables promesses et que se préparaient, sous le regard averti et satisfait des anciens, les meilleurs foyers qui épauleraient et remplaceraient, par la suite, la génération parvenue au soir de la vie.

En remontant au Château, parmi le flot des Gapençais qui, avant les heures de chaleur torride, s'acheminaient vers la forêt par la route ou par

les rudes chemins partant du vallon de « Bonne » ou de « Crève-Cœur », les jeunes Charançons échangeaient de gais propos avec leurs amis de la ville. Déjà résonnaient dans les prés, sous les bois, les vibrants « huchements » de ces gaillards : les lou, fou, fou, endiablés du rigodon.

Les bourgeois montaient en calèche; bien des chars à banes, de plus modestes équipages, des charrettons, trainés par des bourriques, grimpaient le chemin planté de longues « piboules » et, plus haut, de séculaires châtaigniers. Paniers, « cabas » et sacs, « boutes » et bouteilles, regorgeaient de victuailles et de vin. Car c'était fête des yeux, par le déroulement d'un panorama splendide, sous un ciel pur à miracle; c'était fête du cœur pour bien des amoureux; c'était liesse et frairie pour tous, jour de bombance, fête du ventre autant que des jambes.

La jeunesse se rassemblait à nouveau, vers quinze heures, à la maison fermière. Là se formait le cortège officiel.

En tête, le porte-drapeau; puis les violons, les Abbés avec leur somptueuse canne. Derrière eux, quatre costauds portaient à bout de bras la table sur laquelle trôneraient les « violonaires », pendant le bal. Les suivaient leurs camarades, chargés d'un tonnelet de vin, suspendu à une perche, par des cordes; enfin, le reste de la jeunesse, chantant à plein gosiers :

*Dedans notre quartier
Il y a une brillante jeunesse
Aimant se divertir
Et prendre leur plaisir.
Et vive la jeunesse
Pour bien se divertir
Et non pas la vieillesse
Qui pense qu'à mourir.*

Les accompagnaient une escorte renforcée à chaque pas, de tous les Ganpénçais dispersés jusque là au bord du lac, dans les champs et sous les arbres et qui, avant le passage du cortège, prélevaient, par une heureuse digestion au plaisir qui les attendait sur l'herbe courte et drue du pré de la danse.

Parvenue à ce pré, la jeunesse exécutait un premier rigodon, sans lacher les accessoires qu'elle apportait. Les cannes des Abbés, auréolaient d'arc-en-ciel chatoyant les minois frais des filles qui faisaient la haie autour du cercle tournoyant, en attendant l'invitation à la danse. Les retardataires, égarés dans les bois, accouraient aux vibrants lou, fou, fou.

Puis la table était solidement calée, les « violonaires » juchés dessus, avec leur chaise. Le tonneau trouvait place dans un angle, veillé par les « bouteillaires », chargés ici encore de désaltérer tous ces gosiers neufs et ceux des joueurs de violons, toujours desséchés par la poussière de collophane.

Ah ! il pouvait bien taper de toute sa force, le soleil féroce d'Août. Nul n'en avait eue. D'ailleurs, aux premières heures du soir une brise agréable passait, venue des hauteurs de « Tavanet ».

L'eau des sources, le vin des « boutes », la saine gaité étaient autant de fontaines de jouvence. Les jeunes cabriolaient; les vieux faisaient des ailes de pigeon et battaient de souples entrechats; les anciennes y perdaient quelquefois leurs coiffes empesées. On pourrait citer le nom de vieillards de 85 ans, encore gaillards dans la ronde.

Dans l'animation du rigodon ensorceleur, les « taillolles » se détachaient, de gros pantalons de drap tirebouchonnaient dangereusement, découvrant la languette roide des chemises; de fins bas blancs, bien tirés, apparaissaient sous les longues jupes austères.

La sueur ruisselait sous les grands feutres, descendait, en rigoles, au travers des longues moustaches à la gauloise et se perdait dans les « boues » taillés à neuf. Les faux-cols n'étaient plus que des accordéons. Mais, baste. Tous dansaient en mesure, avec application, soucieux de faire aussi bien sur le pré de la danse qu'au travail quotidien. Et la ronde inlassable tournait sous le ciel prodigue de rayons.

Sur cette foule trépidante passait la voix nasillarde et un peu aigre des violons reprenant sans fin des airs vieux comme la montagne, des airs qui faisaient corps avec ce paysage de forêts, de rochers et de lacs; des airs qui semblaient sortir de cette terre même et s'élever, par dessus les mélèzes et les pins, jusqu'aux abîmes verticaux du grand pic.

Les amis, du Champsaur, accourus à cette vogue, chantaient aussi leurs airs de rigodon :

*N'ayou qu'un calignaire,
Sabié pas dansar
Ayé lou nas de caire
Me counvenié pas.
Aqnéou calignaire
Me counvenié gaire.
Ah, quand lou vérai
Coumo li ou dirai.*

(Je n'avais qu'un amoureux — il ne savait pas danser — il avait le nez tordu — et ne me plaisait pas — Cet amoureux — ne me convenait guère — Ah, quand je le verrai — je le lui dirais).

Quand tombait la nuit et que s'accrochaient au ciel de Chabrières les premières étoiles, la jeunesse de Charance revenait au Château suivant le rite même suivi pour gagner le pré de la danse. La foule, heureuse, redescendait à Gap; puis, les organisateurs de la vogue s'en allaient souper et danser encore, dans une ferme de leur choix.

LA VOGUE AU « CLOT » DE CHARANCE

La vogue de Charance n'était pas une fête sans lendemain. Le dimanche appartenait au Château; le lundi, au Village.

Au matin de ce deuxième jour, la jeunesse recommençait la tournée des fermes, mais de celles seulement où habitaient des jeunes filles. N'avons-nous pas dit, plus haut, que la vogue préparait de longs et solides avenir? Tels de ces gaillards parfois batailleurs, après boire, sur l'aire du village, palpaient d'émoi en abordant le toit de chaume ou d'ardoise d'une maison.

Après midi, le bal reprenait avec le même entrain que la veille. Seulement, les Gapençais montaient sans « baluchons ». N'y avait-il pas aux auberges et sur les éventaires des débits en plein air, le plus complet des arsenaux contre la pépie et contre la faim ? avec poulets, gigots, saucisses et, naturellement, tourtes et tourtons ?

Les auberges embauchaient des aides : servantes, cuisiniers, garçons et cavistes.

Comment se fit-il que certain lundi de Saint Louis, je me trouvai, en culottes courtes, le coadjuteur d'un caviste ? Celui-ci, un vieux cordonnier Gapençais, aux mains meurtries par le ligneul, à la gorge enflammée par l'odeur des vieux cuirs, vivait la plus belle journée de son année.

La besogne, certes, était ardue ; mais la récompense, peut-on dire, lui coulait sous le nez. Et le bon apôtre, rigolard et bec-salé, sentait, à mesure que je lui passais mesurons et bouteilles, le niveau du vin s'élever dans sa panse, à la cadence même où il baissait dans le tonneau. Et il chantait :

*Ah, comme on buvait
Comme on buvait, comme on buvait,
Ah, comme on buvait
Chez elle.
Ah, comme on buvait
Comme on buvait, comme on buvait,
Ah, comme on buvait
Chez elle, au Vin Clairet.*

Cette touchante évocation du temps heureux où il avait pu courtiser, à la fois, la « chopine » et une accorte cabaretière, lui donnait un renouveau de soif. Une larme de gaité perlait à sa paupière goguenarde, et après chaque couplet, que le crique me croque si je ments, il enfilait ample rasade.

N'ai-je point, ce soir là, honnêtement gagné un large « taillon » de tourte, alors que le brave homme, vers le vingt-cinquième couplet de sa romance, le nez rubicond sur la chante-pleure et les yeux clos par un sommeil brutal, avait oublié de fermer le robinet, qui continuait à pleurer sur les dalles ?

*Ah, comme on buvait,
Chez elle, au Vin Clairet.*

Très tard, on entendait, dans tous les chemins qui descendaient vers Gap, des rires joyeux, des appels et des refrains repris en chœur, pendant que la lune tranquille montrait sa face curieuse vers les crêtes de Piolit et que, dans le vallon, les becs de gaz municipaux, clignotant au vent du soir, mettaient sur les murs de brèves tâches dansantes et, parfois, un reflet d'acier bref sur la « bialée » rafraîchissante qui musait parmi les pavés ronds.

QUELQUES ANCIENS VIOLONAIRES

Qu'il me soit permis de rappeler les noms de quelques « violonaires » du bassin Gapençais et appartenant à l'époque dont nous venons de nous entretenir.

En 1943, le doyen de ces vétérans était M. DIDIER Emile-Marin, qui habitait 36, rue David-Martin et qui, malgré ses 81 ans, se régalaient et régalaient ses voisins, chaque soir, des airs les plus captivants de son répertoire. La veille de son décès, survenu peu de temps après, il jouait encore.

Son violon, m'a-t-on dit, porte gravé la date de 1721, et aurait été, paraît-il, fabriqué suivant les meilleures méthodes des « Stradivarius ».

M. Didier était un petit vieillard sec, mais alerte, aux yeux brillants de vie. Il avait fait toutes les vogues de par ici et du Champsaur. Il connaissait les refrains traditionnels de chaque village. Il gardait fidèlement le souvenir de son professeur, ESPIÉ Joseph, de La Tourronde, professeur qui, comme son élève, ignora toujours le solfège, mais qui avait le goût sûr, une surprenante mémoire musicale, un sens inné de la mesure et une oreille aussi exercée que son coup d'archet.

Didier, né à Charance, demeura d'abord chez son frère, voisin d'Espié. Après les travaux des champs, au cours des longues veillées d'hiver, le jeune homme écoutait chanter le violon rustique de l'ancien qui le forma et en fit son compagnon de vogues.

Vers 1922, les « violonaires » firent un banquet, chez Cousturier, au Barry, près de l'emplacement du pré de la danse d'autrefois. Ils étaient encore une douzaine, dont voici les noms :

JEANSELME Daniel, boulanger, cours Ladoucette;
SAVOURNIN Jacques, propriétaire, aux Fauvins;
GUÉRIN Henri, à Fontreine (Fort-Mutin);
BAPTISTE, cultivateur, à La Bâtie-Vieille;
ESPITALIER Albert, de Sainte-Marguerite;
BLANC Louis, dit « Poupon », de Belle-Oreille;
COUSTURIER Joseph, de La Gay;
PAYAN Félix, fermier à Charance;
COUSTIER, cultivateur, à Lara;
RICOU, cultivateur, à Lara;
JAUSSAUD, jardinier, à Gap;
GUILLAUME Marin, armurier, à Gap.

De ce groupe sympathique, il ne demeure actuellement que M. Guillaume, toujours souriant et jeune, à son bureau de tabacs de la rue Carnot.

RESURRECTION DU RIGODON

Par un beau jour de printemps de 1931, une voiture automobile remontait la Combe prestigieuse du Guil. Elle allait, parmi le chaos fantastique des Roches Violettes, dépassait l'oasis de la Maison du Roi et continuait sa course vers la haute vallée, vers un but que vous allez connaître.

Cette voiture portait Madame Manent, Directrice de l'Ecole de Guillestre, et MM. Bourcier et Gaignaire, Présidents, le premier, du Syndicat d'Initiative du Queyras et, le second, de celui de Gap. Nous parlerons, tout à l'heure, de Madame Manent. Quant à ses compagnons de route, ce furent deux grandes et belles figures alpines, actuellement disparues, dont je m'honore d'avoir été l'ami et dont nul ici n'a perdu le souvenir.

Une idée merveilleuse avait germé dans la tête et dans le cœur de ces trois personnes. Faire revivre les vieux costumes et les vieilles danses des Hautes-Alpes. Elles portaient à la recherche de vêtements d'autrefois, dans cette vallée du Queyras qui, plus que toutes les autres, a conservé les traditions anciennes.

Marquons ce jour d'une pierre blanche; il fut celui de la résurrection du Rigodon.

Madame Marie-Louise Manent, de la famille Aurouze, de Charance, fut la fée diligente de cette création. Elle entraîna de jeunes éléments du Queyras et de Gap, leur communiqua la flamme sainte et put les produire, peu après, avec honneur, dans le pays, puis à l'extérieur.

Nous n'avons pas la prétention de rappeler toutes les dates auxquelles notre Rigodon s'est fait apprécier. En 1931, il participe, à Gap, aux fêtes du Cinquantenaire de l'Ecole laïque. En 1932, il est à Barcelonnette, puis à la Foire-Exposition de Grenoble. En 1933, il prend part aux Fêtes Rhodaniennes de Marseille. En 1934, à celles du Cinquantenaire de l'ouverture du col Isoard. En 1936, il assiste, à Gap, à l'inauguration de l'Hôtel de la Chambre de Commerce. En 1937, il va à Paris, lors de l'Exposition, et soulève l'enthousiasme de la foule, jusque dans la rue.

C'est en 1937 aussi que mon ami M. Charles Aurouze fut appelé à la présidence du Rigodon dont il est encore actuellement Président d'honneur. Secondé par sa nièce Simone, il donna tout son zèle à cette phalange, qui était l'écho de notre ancien pays.

Le siège du Rigodon fut fixé à Chabanas, hôtel Charnier, où il se trouve d'ailleurs toujours.

En 1938, le Rigodon se rend à Pont-de-Beauvoisin, puis organise, le 23 Août, sur la belle terrasse du Château de Charance, qui domine toute la vallée Gapençaise, une magnifique matinée folklorique, patronée par le Syndicat d'Initiative de Gap et honoré de la présence et du concours de Marcel Provence.

Le Rigodon, les Magniards, des Terres-Froides, l'Escola de la Valéia, de Barcelonnette, rivalisèrent de gaieté et de charme, pendant plusieurs heures. On improvisa le rigodon des « anciens », qui fut un triomphe.

On applaudit, sur le podium, entre autres vétérans, MM. Louis Aurouze, Emmanuel Basset et M. Louis Trinquier, alors premier adjoint au Maire de

Gap et qui, à l'heure actuelle, arpente encore quotidiennement, à une allure de chasseur alpin, l'avenue de Provence, entre sa villa et la ville, toujours aimable et plus que jamais souriant.

En 1939, le 8 Août, le Rigodon et notre ami David Meyer (Daviau de la Coucoire), donnaient au Lycée de Gap, une audition d'enregistrement par disques, avec le concours de Mme et M. Roux-Parassac, décédés au cours de la dernière guerre. La même année, notre groupe se produisait aux fêtes du Cinquantenaire du Syndicat d'Initiative de Grenoble.

Il avait préparé, pour fin Août, au Château de Charance, une nouvelle matinée, plus belle que celle de l'année précédente. Hélas, la mobilisation et la guerre vinrent orienter nos pensées vers des thèmes d'un ordre tout différent.

Les revers de 1940 allaient-ils mettre fin à l'activité de nos Rigodonnaires ? Les malheurs de la Patrie, en nous la rendant plus chère, nous faisaient donner plus de prix encore à ce qui, à travers les jours de deuil, pouvait nous rattacher à la terre de nos Parents et, par là, à affirmer notre désir de liberté et d'unité.

Les heures sombres créaient de nouveaux et pressants devoirs d'entraide. Le Rigodon a compris qu'il incarnait pour nous la petite Patrie alpine et, par cela même, un peu de la grande France douloureuse. Il s'est mis au service de la charité.

En Août 1941, le Rigodon participa, dans ce but, à une très importante manifestation de folklore, qui groupait toutes les sociétés de France non occupée. Il représenta les Hautes-Alpes parmi les groupes du Bourbonnais, du Limousin, de l'Auvergne, du Languedoc, du Quercy, de l'Armagnac, du Béarn, de la Savoie, du pays Bressan, du Dauphiné (représenté aussi par les Trois Roses de Grenoble), de Nice, du Roussillon, de Provence et de Tunisie.

Le Rigodon a donné, après l'armistice de 1940, plusieurs grandes fêtes de bienfaisance dont le produit intégral a été versé aux œuvres et plus particulièrement à celles de secours aux prisonniers. C'est un palmarès qu'il importait de rappeler.

Depuis le beau jour de la Libération, le Rigodon a repris son activité antérieure. Il s'est produit à Nice, en 1948; à Gap, en 1949, à l'occasion de la célébration du sixième Centenaire du Rattachement du Dauphiné à la France. La même année, il participait aux Fêtes de la C.G.A., au Cinéma-Palace de notre ville, et à celles d'Embrun.

Les invitations qu'il a reçu de l'extérieur, pour l'année en cours, témoignent de l'attrait de notre société et du prix que l'on attache à son concours. Le Rigodon est convié aux fêtes Rhodaniennes, à Vevey (Suisse); il est attendu à Barcelonnette, à Nice, etc.,

LE GROUPE ACTUEL DU RIGODON

Le Rigodon est actuellement dirigé par M. M. Arnoux, Agent général de la Caisse d'Epargne de Gap, Président; par Mme Soubra, Vice-Présidente, et par M. Aurouze Maurice, Secrétaire-Trésorier. Son violoniste est M. Vallet, de Gap, et son accordéoniste M. Wirsth.

Tous ses Membres sont fils et filles de notre vallée : beaucoup sont agriculteurs, attachés à la terre après maintes générations, terre plus belle que féconde. Ces rigodons qu'ils exécutent avec brio, on leur en a chanté les airs, en les berçant. Ce sont eux les enfants de ceux dont je vous rappelais, tout à l'heure, les plaisirs.

Le Rigodon : heureuse survivance, ronde bienfaisante, qui nous relie au passé. Comme nous voudrions voir, à nouveau, cette danse inscrite en tête des programmes de chaque vogue, de chaque bal, de chaque réunion de famille. Il nous plairait de voir un de ces refrains (il y en a de graves) devenir, ainsi qu'en Provence « Coupo Santo », le symbole de la permanence de notre vie locale et de l'esprit « gavot ».

Qu'il est doux de voir ces jeunes filles, ces hommes en costumes du temps passé et de retrouver sur ceux-ci les grands chapeaux et les « blaudes » que portaient encore les paysans, au temps de notre enfance.

Le règlement du Rigodon prévoyait que toute la compagnie devait assister, en costumes, au mariage de ses Membres. Depuis la guerre, cette charmante coutume est tombée en désuétude. Nous souhaitons qu'elle soit reprise.

Du moins les « rigodonnaires » offrent-ils à leurs camarades, pour le jour de leurs noces, un superbe et utile cadeau qui, comme les draps robustes et les toiles de lin d'autrefois dure pendant la vie entière, comme l'amitié qui lie cette belle jeunesse.

Je m'excuse de la longueur de cette rétrospective. Comme tous mes pareils, lorsque j'enfourche mon « Dada », on sait bien quand ça commence, mais beaucoup moins quand ça doit finir.

Mais si on veut aimer sa Patrie et baser cet amour sur des raisons profondes, il faut d'abord connaître et aimer la montagne et la vallée où on a vu le jour. Chaque sillon qu'on trace dans la terre, chaque souvenir qu'on disperse sur la foule, préparent la moisson future, ou annoncent, par les miettes d'histoire qu'ils enseignent, que notre pays n'a qu'une âme et que cette âme échappe à toute contrainte.

Gap, 24 Avril 1951.

J. BARRACHIN,

*Vice-Président de la Société d'Etudes
des Hautes-Alpes.*

Las tres vielhas

(Dialète de la Valèia de l'Ubaia)

*A l'Hôpital de Barcelonnette, le grand
départ d'un pensionnaire est signalé par
l'ensoleillement de ses matelas.*

1.

Su lou barcou de l'Espital,
Qu'es à la sousta d'ou poustal,
Li soun pausaias tres cadieras;
Tres cadieras, toutas parieras,
Recassaias aqui d'asart
Tamben que lou banc, lou placart,
La mait, ou ben la panetiera,
Dins la Meisoun de la Beliera...
Tres vielhas venoun chasque jourt
Rejougner, mé lou bastoun court,
En tirassant pèr souel semelas,
Aquelas cadieras sourelas...
E las tres vielhas, en brandant,
En resquillant, en tabasant,
Fenissoun, s'ajuant entr'elas,
Pèr s'assetar, mé lours gounelas,
Dins lou cantoun
D'ou gran barcou.
Salut ! las vielhas.

2.

Sue à l'oumbra, pès au souléu,
D'estiéu, couma de tème de nèu,
Las veïoun, las tres, palficaïas,
Eitamben que s'èroun pagaïas
Pèr faire mestier de santoun...
Boulegoun pus, lous tres bastoun,
Plantas couma de sentinelas,
Sembloun gardar de daméiselas...
Elas, gardoun loû marounier;
Istar aqui, es lour mestier,
E, de viagis, si quaucun passa
En desranjant tan p'ou lour plaça,
Reguinoun quasi de bouen drech :
« Aquéu cantoun es nouestre endrech ! »
Elas, païras couma de jârris,
Se creïoun d'èstre loucatâris...
An gis de ben
E ren de ren.
D'aquelas vielhas !

3.

Que fan aquí sera e matin ?
 Gueitoun, dins la cour, au jardin,
 Anar venir la Sur Louvisa...
 Se fan passar la bouita-prisa,
 Mandoun la man dins lon saquet,
 Parloun... Qu pouo saupre de que
 Boudiéu ! Soun quâsi pu dôu mounde
 Despuèi que lour vita s'escounde.
 La sourda se pren lou meitan,
 L'avngle, ten las mans davan
 Sous uéis, e, la paura eneroucaia,
 De traviola s'es assetaia...
 Pu ren lour di, que lou disna
 E, se languissoun lou soupa,
 Pèr lèu rejouner la palhassa
 Ounte touta pena s'estrassa...
 S'enduermon, pòu à pòu, daïset,
 En desgrunant lour chapelet...
 Bouena nuech ! vielhas.

4.

Siégue d'uvert, siégue d'estiéu,
 An toujourt lou meme foudiéu
 Gris-negre, cotina la pourssiera
 Que rabèla de la charriera.
 Vestias de gris de pertout
 Sembloun ben mièi chantar lou ront
 Dins leurs faudas coulour de lausa...
 Pouartoun lou douel de touta chansa :
 De parentèla ou d'amis,
 De ben, de soussés, n'an pu gis;
 L'âgi pren tout à qu n'es paure.
 E las vielhas, qu'an pu ren d'aure
 Que lou vienoungé à tirassar,
 Au miejourt, pèr lou rechaufar,
 Mé lou souléu se fan courâgi
 D'einan l'oura dôu gran vouiâgi...

 Lou jourt que couneïtren la pas,
 Nautres, veïren leurs matelas...
 Adiéu !... Las vielhas.

GERMAINE WATON DE FERRY,
Cabiscola de la Valèia.

